

Collège de Morlaix.

DISTRIBUTION DES PRIX

LE 6 AOUT 1866.

Discours prononcé par M. l'Abbé Roques, Principal du Collège.

Jeunes Élèves,

Nous aussi nous attendions avec impatience ce beau jour, car nous aussi nous allons recevoir nos couronnes en déposant sur vos fronts celles que vous ont méritées votre application et votre travail. Toutefois, avant de proclamer les noms des vainqueurs, avant de vous distribuer ces prix dont la vue fait palpiter votre cœur, il me reste un devoir à remplir. Nouveau-venu dans la ville de Morlaix, appelé il n'y a pas encore un an à la direction de ce collège, que je n'avais nullement sollicitée, mais que j'ai acceptée comme un soldat jaloux du poste que lui confie son général, je dois à vos familles qui nous ont chargés de votre éducation, au Conseil Municipal, qui ne recule devant aucun sacrifice pour la prospérité de cet établissement, au Bureau d'Administration qui nous prête un concours si bienveillant et si éclairé, je dois un exposé fidèle des principes qui nous dirigent, des résultats déjà obtenus et des espérances qu'il nous est permis de concevoir. Puisse, Messieurs, ce rapide aperçu calmer certaines inquiétudes, dissiper certaines préventions, et m'obtenir le droit de cité que vos enfants du reste m'ont donné depuis longtemps dans leur cœur, et que je viens réclamer aujourd'hui comme la récompense de mes efforts, comme un encouragement pour l'avenir !

Religion, discipline, travail, tel est, Messieurs, notre programme ; telle est la devise que nous voudrions graver sur le frontispice du collège, tant elle répond à nos préoccupations les plus vives et à vos désirs les plus chers !

Il est, en effet, dans la vie de vos enfants un jour souvent décisif pour leur avenir ; un jour que vous ne voyez jamais approcher sans une vague inquiétude ; c'est celui où l'éducation publique doit continuer l'éducation commencée sous le toit paternel, où la vie de collège doit succéder à la vie de famille, où des maîtres étrangers doivent donner à vos enfants ces soins que vous leur avez prodigués jusque là avec tant de sollicitude et d'amour. Alors, pères et mères, vous hésitez sur le choix de l'asile qui recevra le plus précieux dépôt que Dieu vous ait confié ; et cette hésitation, à une époque si féconde en fallacieuses promesses,

en amères déceptions, en présence de tant de prospectus emphatiques et de maisons rivales qui se disputent vos enfants, cette hésitation est facile à comprendre; je dis plus; elle est au rang de vos devoirs les plus sacrés.

Or, Messieurs, le premier bienfait que vous demandez pour vos enfants n'est-ce pas celui de la religion? De la religion sans laquelle les plus belles espérances et les plus heureuses dispositions ne tarderaient pas à se flétrir. N'est-ce pas celui d'une éducation virile qui ne leur apporte que de nobles aspirations, que des sentiments honnêtes et généreux? N'est-ce pas enfin cette pureté, cette innocence du cœur sans laquelle un jeune homme sourd à la voix de la raison, s'énervé et s'amollit sous l'action dissolvante du vice? Ces vœux sont trop légitimes; ils vont trop bien à notre cœur de prêtre et de principal pour ne pas exciter toute notre sollicitude. — Et d'abord, afin de développer dans le cœur de nos élèves le sentiment de la religion, nous nous sommes appliqués à la leur faire connaître, persuadés que cela suffisait pour la leur faire aimer. De là ces explications familières de leur catéchisme et ces conférences plus relevées qui leur sont faites plusieurs fois par semaine par l'Aumônier de cet Etablissement. De là aussi, ce goût que nous tâchons de leur inspirer pour les offices de l'église, les exercices de piété, et l'accomplissement des devoirs religieux, si propres à développer dans leur âme ces aimables vertus qu'y déposa la tendresse maternelle. Aussi, mes enfants, ce qui rehausse singulièrement à mes yeux l'éclat de vos couronnes, c'est qu'en se posant sur vos têtes elles n'ombrageront que des fronts chastes et purs. Oui, mes enfants, vous pourrez sans crainte les présenter à la bénédiction paternelle; vous pourrez sans rougir en faire hommage à vos tendres mères, dont le bonheur a besoin de vos vertus plus encore que de votre gloire.

Mais il fallait conserver ces précieuses dispositions, il fallait éloigner de ces jeunes cœurs tout ce qui aurait pu en ternir la pureté. Alors qu'avons-nous fait? Voyant que vos occupations ne vous permettaient pas de veiller suffisamment sur vos enfants, alarmés des dangers auxquels les exposait une trop grande liberté, nous leur avons ouvert la porte du collège, nous les avons placés sous notre surveillance immédiate, et, moyennant une faible rétribution à la portée des plus humbles fortunes, ils ont pris part aux études, aux promenades, aux récréations, en un mot, à tous les exercices du pensionnat.

Et en cela, jeunes élèves, vous avez compris que nous n'avons agi que dans votre intérêt. Oui, vous avez compris jusque dans les apparentes rigueurs de notre discipline, jusque dans l'importante activité de notre surveillance et la répression sévère de vos moindres écarts, vous avez compris que nous étions pour vous un père et un ami. S'il en était autrement, si quel qu'un d'entre vous avait laissé échapper contre ses maîtres des

plaintes aussi injustes qu'inconsidérées, nous lui pardonnerions volontiers une erreur que sa raison plus mûre ne tardera pas à rectifier.

Ainsi donc, Messieurs, la religion assise comme une tendre mère au milieu de vos enfants, une discipline aussi éloignée de la faiblesse que d'une trop grande rigueur, des habitudes d'ordre, de respect et de soumission, voilà les garanties que vous offrez cet Etablissement.

Mais là ne devaient s'arrêter ni votre sollicitude, ni vos légitimes exigences.

Interrogeant d'un regard attentif l'état actuel de la société, de cette société où s'agitent tant de besoins nouveaux, tant d'ambitions rivales, notre esprit s'est naturellement porté sur la place que vos enfants doivent y occuper un jour. Reconnaisant alors que dans ce mouvement général des hommes et des choses, il n'est donné qu'au travail et au talent de se faire jour, vous demandez aussi aux instituteurs de la jeunesse de lui donner une instruction qui réponde aux exigences de l'époque; vous désirez qu'un enseignement sérieux, des études spéciales, et des connaissances variées applanissent à vos enfants les obstacles qui pourraient les arrêter dans les diverses carrières auxquelles ils aspirent.

Eh bien! encore ici, Messieurs, nous pouvons nous flatter d'avoir répondu à vos espérances; encore ici nous pourrions vous offrir les résultats les plus satisfaisants. Que ne m'est-il permis, en présence de cette assemblée si bienveillante, mais dont je dois craindre de fatiguer l'attention, que ne m'est-il permis de parcourir ici le cercle entier de nos études? Et d'abord je commencerais par vous, tendres enfants, jeunes élèves de l'école préparatoire, qui êtes l'objet de notre plus tendre sollicitude parce que vous êtes notre espoir le plus doux; je dirais comment ont-ils su vous plaire ces premiers éléments autrefois si redoutables à l'enfance, et dans lesquels aujourd'hui nous ne faisons plus de vos larmes une condition de succès. N'est-il pas vrai, mes enfants, que vous n'avez point trouvé trop arides ces exercices tour à tour agréables et sérieux où vous familiarisant peu à peu avec votre langue vous en avez analysé la phrase et la pensée; où l'histoire vous a fait connaître ses faits les plus intéressants et ses plus grands personnages; où, sans sortir de votre classe, la géographie vous a fait entreprendre des voyages à la fois si instructifs et si amusants?

Besoin n'est pas de faire ressortir ici les avantages d'un enseignement, qui s'emparant de l'enfant au moment même où sa raison vient d'éclorre, le conduit pas à pas et comme par la main jusqu'au seuil de la huitième ou de l'enseignement secondaire selon son aptitude et sa vocation. Aussi je ne doute pas que ceux de nos élèves qui auront suivi avec assiduité notre cours préparatoire n'obtiennent dans les autres classes les succès les plus sérieux. Car, Messieurs, dans l'enseignement, comme dans

les autres affaires de la vie, c'est l'esprit de suite, l'unité de méthode et de direction qui assure le succès; et l'on voit rarement réussir les enfants qui changent souvent de maître et d'établissement.

Puissions-nous seulement, Messieurs, par notre zèle et notre dévouement, attirer dans ce magnifique collège tant de jeunes élèves qui vont au loin chercher à grands frais une instruction qu'il serait si facile de leur procurer ici, dans leur ville natale, sous les yeux de ces bons parents qu'on ne quitte jamais sans s'exposer à d'amères déceptions!

La famille, Messieurs, voilà le sanctuaire où l'enfant doit abriter ses premières années, le centre vers lequel doivent converger toutes ses affections. Lorsque jeune on a aimé le foyer paternel, dans un âge plus avancé on l'aime encore, et l'on y renferme sans peine une existence que tant d'autres dissipent follement au dehors. Que si à cette vie de famille vous pouvez ajouter le bienfait de l'instruction publique, l'habitude de la discipline et le ressort si puissant de l'émulation, vous aurez trouvé pour vos enfants le meilleur système d'éducation qu'on puisse désirer.

Or, Messieurs, n'est-ce pas là le double avantage que vous offre le collège de Morlaix? Ici du moins vous avez le bonheur de garder vos enfants près de vous, de les voir grandir et se développer pour ainsi dire sous vos ailes. Externes, ils ne quittent qu'un instant la maison paternelle; pensionnaires, ils vont y passer les jours de fête et de congé; surveillés, ils ne viennent à nous qu'après avoir reçu vos premières caresses, et vous rapportent le soir leurs baisers et leur amour. Avec quel abandon ils vous racontent alors leurs plaisirs et leurs peines, leurs triomphes et leurs défaites, leurs craintes et leurs espérances! Rien ne vous échappe; leur visage est un livre ouvert où vous pouvez lire à chaque instant ce qui se passe dans leur âme. A chaque instant vous pouvez louer leurs efforts, relever leur courage, stimuler leur émulation. Entr'eux et vous, entre vous et leurs maîtres s'établissent les rapports les plus intimes, les plus profitables à la direction morale et intellectuelle de vos enfants.

A peine sortis de l'école préparatoire, nos élèves voient deux routes s'ouvrir devant eux. La première plus longue les conduit au baccalauréat et de là aux écoles de l'Etat, aux professions libérales, aux emplois les plus élevés. L'autre plus courte les conduit aux diverses carrières que leur offrent le commerce, l'agriculture ou l'industrie. Or, Messieurs, loin de moi la pensée d'influencer le choix de vos enfants; loin de moi l'intention d'opposer l'un à l'autre deux ordres d'enseignement qui se marient si bien dans cette maison. Toutefois qu'il me soit permis de repousser certaines attaques, certaines préventions, auxquelles sont quelquefois en butte nos études classiques, études immortelles qui ont élevé si haut la gloire de notre patrie

et qui resteront toujours, quoiqu'on en dise, la base de toute éducation solide, le cachet de l'homme bien élevé.

On entend en effet répéter bien des fois : à quoi bon le grec et le latin? Pourquoi passer tant d'années sur les bancs pour apprendre deux langues qu'on ne parle plus et qu'on a si vite oubliées? D'ailleurs nous ne voulons pas faire de notre fils un avocat, un prêtre, un médecin, encore moins un académicien. Eh! qu'en savez-vous, Messieurs? Avez-vous assez étudié les dispositions, la vocation de vos enfants? Mais, si Dieu leur a donné une intelligence d'élite, des talents supérieurs, voudriez-vous les arrêter dans leur course et leur fermer la voie de la fortune et des honneurs? N'a-t-on pas vu, ne voit-on pas tous les jours des jeunes gens sortis des derniers rangs du peuple, des classes les plus modestes de la société, parvenir par leur mérite aux positions les plus élevées?

Du reste, Messieurs, c'est une erreur de croire que le grec et le latin ne sont bons qu'à faire des bacheliers. La connaissance ou du moins les premières notions de ces deux langues sont d'un grand secours pour apprendre les sciences et le français. Pourquoi cela, Messieurs? Parceque c'est du latin que le français tire son origine et la plupart de ses mots. Parceque le latin en obligeant l'élève à recourir sans cesse à son dictionnaire lui apprend insensiblement et comme à son insu l'orthographe, l'étymologie et la valeur des mots qu'il emploie! parcequ'enfin, de l'aveu des hommes les plus compétents, la traduction du latin en français et du français en latin est le moyen le plus propre à exercer l'intelligence, à former le jugement et le goût, à donner à l'esprit des habitudes d'ordre, de clarté, de précision, indispensables dans l'étude des sciences et qui plus tard s'appliquent à tout dans la vie.

Que n'aurais-je point à dire, Messieurs, si m'élevant au-dessus de ces considérations vulgaires, je voulais vous montrer les lettres sous leur côté le plus noble et le plus beau, dans leurs rapports avec l'imagination, l'intelligence et le cœur? Quels tableaux ravissants, quels magnifiques horizons s'ouvriraient à vos yeux! mais cela dépasserait les bornes de ce discours. Je me contenterai de vous rappeler ce beau passage de Cicéron : « Après la vertu, les lettres sont le plus grand bien de l'homme sur la terre. Elles nourrissent la jeunesse et font le charme des vieux jours. La prospérité leur emprunte un nouvel éclat, et l'adversité trouve en elles un refuge et une consolation; en un mot, dans toutes les situations de la vie, elles sont la source des plus pures et des plus nobles jouissances : *Adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversisque perfugium et solatium præbent.* »

C'est donc avec raison, Messieurs, que nous cultivons avec ardeur l'étude des lettres. C'est avec raison qu'une administration éclairée leur a fait une si large part dans l'organisation de cet Etablissement. Elle a voulu que la ville de

Morlaix, la seconde de ce département par sa population et la première par son commerce et son industrie, ne restait pas au-dessous d'un simple chef-lieu de canton; elle a voulu que toutes les classes de la population pussent procurer à leurs enfants non-seulement les bienfaits de l'instruction primaire, mais encore ceux de l'enseignement secondaire. Et ce collège a été créé; et quoiqu'il compte à peine quatre ans d'existence, il a déjà pris place parmi les établissements les plus florissants du pays. Bien plus, Messieurs, admis pour la première fois au concours académique, nos jeunes élèves n'ont pas craint de descendre dans l'arène pour se mesurer avec l'élite des lycées et des collèges de l'Académie: et si la palme n'a pas couronné leur courage, je dirais presque leur témérité, ils en ont assez approché pour nous inspirer dans l'avenir les meilleures espérances.

J'arrive en terminant, Messieurs, à l'une des branches les plus importantes de notre enseignement: je veux parler de l'enseignement secondaire spécial qui a été, lui aussi, l'objet de tous nos soins, parceque nous le croyons appelé à rendre les plus grands services au pays. Fidèles au programme que le Ministre lui-même nous a tracé, nous l'avons suivi jusque dans ses moindres détails. Tenue des livres et comptabilité, droit usuel, civil et commercial; calcul, algèbre, géométrie; physique et mécanique, histoire naturelle et chimie appliquée à l'agriculture et à l'industrie; orthographe, style, littérature; histoire et géographie; rien en un mot n'a été négligé pour former des commerçants habiles, des agriculteurs intelligents, des industriels distingués.

La langue anglaise, si utile dans une ville de commerce maritime, a pris de nouveaux développements. La musique occupe dans notre enseignement la place que lui assignent les programmes universitaires. L'étude du dessin qui, jusqu'ici, avait été le privilège des cours spéciaux, s'étend aujourd'hui à toutes les classes sans exception, et ces ouvrages étalés à vos yeux témoignent des progrès des élèves et de l'habileté des professeurs. De plus, Messieurs, afin de répondre aux désirs de son Excellence, nous avons organisé des excursions scientifiques pendant lesquelles nos élèves, sous la conduite de leur professeur, sont admis à visiter les usines, manufactures, fermes-modèle, exploitations agricoles des environs; et je me fais un devoir d'exprimer ici ma reconnaissance pour l'accueil bienveillant qu'ils reçoivent partout, pour l'empressement avec lequel on leur donne tous les renseignements capables de les instruire et de les intéresser.

Quelquefois aussi, Messieurs, dans vos promenades matinales, vous avez peut-être rencontré un groupe de jeunes gens qui portaient pour les champs, des instruments d'arpentage à la main. Là, en les voyant planter fièrement leurs jalons, tendre leurs chaînes, disposer leur niveau, vous les avez pris pour de grands architectes, d'habiles ingénieurs. Vous ne vous

êtes pas trompés, Messieurs, c'étaient les jeunes architectes, les futurs ingénieurs du collège qui venaient sur le terrain vérifier les leçons de leur professeur, apprendre comment on lève un plan, on partage une terre, on calcule la contenance d'une propriété. Car avant tout, Messieurs, nous cherchons à donner à notre enseignement un caractère éminemment pratique. Nous voulons qu'en sortant du collège, un jeune homme soit en état de se suffire à lui-même dans les affaires ordinaires de la vie, sans avoir besoin de recourir sans cesse à des étrangers, dont l'intervention n'est pas toujours sans danger dans les secrets des familles dans les opérations délicates du commerce et de l'industrie.

Toutefois, Messieurs, il manquait encore quelque chose à notre enseignement: c'était une préparation plus directe, plus immédiate à certaines écoles, à certaines administrations qui n'exigent pas, il est vrai, le diplôme de bachelier, mais auxquelles on ne parvient que par la voie des concours ou des examens. Mais grâce à de nouvelles combinaisons, grâce aux ressources particulières dont dispose notre Établissement, dès la rentrée des classes nous serons en mesure d'ouvrir des cours préparatoires non-seulement au baccalauréat, mais encore aux écoles spéciales, surtout à l'Ecole navale et à celle des Arts et Métiers. Nos programmes sont tout prêts, et pour les appliquer nous pouvons compter sur le zèle et la science éprouvée de nos professeurs.

Enfin, Messieurs, l'enseignement secondaire spécial devait avoir, comme l'enseignement classique, sa sanction et son couronnement. Tel a été le but de la loi du 21 juin 1865, conférant, après examen, le *Diplôme de fin d'études*, aux élèves qui auront passé quatre ans au moins dans les cours spéciaux.

Quels avantages seront attachés au diplôme nouveau? Je ne puis encore le préciser, jeunes élèves: qu'il vous suffise de savoir qu'ils seront dignes de vos efforts et à la hauteur de vos espérances.

En attendant, jouissez de ces modestes triomphes, gage de ceux que vous réserve l'avenir. Recevez ces beaux prix que vous offre votre cité, heureuse et fière de vos succès. Et quand, au milieu des applaudissements de vos camarades, au son joyeux de cette belle fanfare impatiente d'acclamer votre nom, la main de vos parents et de vos maîtres, des ecclésiastiques et des magistrats de cette cité, quand la main du digne député de cet arrondissement, dont la présence rehausse l'éclat de cette belle solennité, déposera sur votre front la couronne du vainqueur, soyez fiers, mes enfants, oui soyez fiers de l'orgueil de vos mères, heureux de leur bonheur, et n'oubliez pas que ces couronnes remportées aujourd'hui sont un engagement solennel que vous prenez à la face du pays, de travailler toujours à sa prospérité et à sa gloire.

Ce discours a été plusieurs fois interrompu par de vifs applaudissements.

(Extrait du JOURNAL DE MORLAIX.)



Document numérisé en 2018

M. l'Abbé ÉVRARD.



ALLOCUTION

PRONONCÉE LE 5 AOUT 1873

A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

DU

COLLÈGE DE LESNEVEN,

Par M. l'Abbé A. BERGOT,

Chanoine honoraire,

Supérieur du grand Séminaire de Quimper.

